



Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

ADDITIONAL NOTICES.

(Printed by order of Council.)

1. *Letters from M. de Khanikof on the Subject of Sir H. Rawlinson's Criticisms of the MS. Travels of the anonymous German Traveller in Central Asia; with Remarks on the Letters, by Viscount Strangford.*

M. DE KHANIKOF has recently addressed the following letters to Sir Roderick Murchison, President of the Society, reviewing the objections of Sir Henry Rawlinson to the authenticity of the travels in Central Asia of Georg Ludwig von ———.*

"SIR RODERICK, "10 Avril, 1866. Paris, 35 et 37 rue de Seine.

"J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 7 Avril courant, et je m'empresse de vous adresser l'expression de mes remerciements pour l'aimable attention que vous avez eue de me communiquer quelques détails sur l'intéressante discussion qui a eu lieu le 26 Mars, à la Société de Géographie, touchant le voyage problématique de l'Allemand Georg Ludwig von ———.

"J'ai lu l'article inséré dans le *Times* du 28 Mars, et certes j'avais l'intention de vous écrire à ce sujet; mais j'attendais, pour le faire, la réception du *Slip of Meeting*. Cependant, après avoir reçu votre obligeante communication, je me décide à vous transmettre mes observations sans plus tarder.

"Sir H. Rawlinson a raison d'accepter avec défiance le récit d'un voyage aussi peu ordinaire que celui de l'Allemand en question; mais je crois que pour le déclarer carrément '*an elaborate hoax*,' il faudrait avoir sous les yeux la série complète des documents qu'on se propose de critiquer.

"Or, jusqu'à présent ce voyage n'a été connu que par un extrait, très imparfait, de son commencement, donné par Mr. Vénikof, dans les Mémoires de la Société de Géographie de St. Pétersbourg, et par quelques détails que j'ai eu l'honneur de vous transmettre moi-même il y a environ deux ans et demi. Dans ces deux analyses la partie la plus importante des documents en question, le levé topographique qui y est annexé, ne pouvait être mentionné que très brièvement. Il se trouve ainsi que précisément ce levé, qui constitue le titre principal de la question en litige, ne pouvait pas être examiné par les savants qui ont cru pouvoir juger cette affaire en Angleterre.

"Le Général Rawlinson relève très judicieusement quelques observations peu admissibles du voyageur Allemand; elles m'ont frappé aussi, sans que je crusse avoir toutefois le droit de rejeter, par cette seule raison, l'ensemble des résultats obtenus par mon anonyme; car j'insiste sur le fait que le levé est le seul document exécuté pendant le voyage, tandis que le mémoire qui l'accompagne est évidemment une relation peu détaillée et développée, sans aucun doute, après coup. Le style même de cette relation prouve que l'auteur était très loin d'être un homme lettré; il s'exprime comme l'aurait pu faire un petit employé Allemand de l'administration du cadastre, plus familier aux procédés des travaux matériels de topographie qu'à des recherches purement scientifiques. Néanmoins, examinons les objections que Sir H. Rawlinson a cru devoir faire pour combattre l'authenticité du récit de notre voyageur.

* See the present volume of the Proceedings, p. 134 *et seq.*

“La première consiste en ce que le nom de son compagnon, le Lieut. Harvey, n’a pu être retrouvé dans les annuaires des officiers attachés au service de la Compagnie des Indes au commencement de ce siècle ; et cette objection serait très sérieuse si l’époque du voyage de Georg Ludwig von ——— était rigoureusement déterminé. J’observerai à ce propos que d’après les renseignements que j’ai obtenus dans l’*East India House*, par l’entremise d’un ami, et grâce à l’obligeance de Mr. Fitzgerald Hall, je suis parvenu aux conclusions que voici : Ce n’est que depuis 1800 que l’Administration des Indes a commencé à imprimer la liste de ses employés ; que dans les trois premiers annuaires le nom du Lieutenant Harvey ne se trouve pas ; mais que dans l’annuaire de 1801, parmi les Européens établis dans l’Inde, il y a trois Harvey—un musicien, un marchand, et un esquire, et que ce dernier pourrait être à la rigueur le Lieutenant retraité en question. Mais sans attacher plus d’importance à ce fait qu’il le mérite, je remarquerai que Sir Henry se trompe beaucoup s’il croit devoir placer ce voyage dans le commencement de ce siècle, parceque le mémoire qui accompagne les plans a été fait en 1805. J’ai tout lieu de croire que ce voyage a été entrepris dans les 20 au 30 dernières années du siècle dernier. Mes raisons se basent sur deux passages de cette relation,—1, la mention que Badakhchan était encore au pouvoir des Chinois ; et 2, que la défaite des nomades établis au nord de Badakhchan par les troupes Chinoises, événement que l’auteur Allemand décrit avec beaucoup de détails, a eu lieu dix ans environ avant son passage dans ces contrées. Autant que je sache, la dernière fois que les Chinois ont mentionné Badakhchan parmi les provinces tributaires du Céleste Empire a été l’an 1790 ; et la défaite que je viens de mentionner a eu lieu le 23 Novembre, 1759. Ainsi il n’est pas étonnant qu’en 1805 ou 1806, le savant Mr. Crawford a pu n’avoir rien entendu raconter sur une tentative avortée depuis 25 ans d’acheter des chevaux dans l’Asie Centrale, et que le Lieutenant Harvey pouvait depuis longtemps être mort, ou avoir quitté l’Inde. La seconde objection du Général porte sur ce fait, qu’il lui paraît impossible d’aller du Kachemir à Kachghar en 25 jours. Mais le savant Général a certainement oublié, en attaquant la possibilité de ce fait, que Chah Souleiman, expulsé par Mir Weis de Kachemir, a parcouru, avec une suite nombreuse, en onze jours, la distance entre Séringour et Badakhchan, égale à celle qui sépare Séringour de Kachghar. (*Voy. Ritter, ‘Erdkunde,’* t. vii., p. 798, et Petermann, *Chart of the World*, 1863.)

“De même, le Général trouve peu probables les données statistiques fournies par le voyageur Allemand sur la ville de Kachghar. Il attaque surtout le chiffre de 525 Arméniens qui y avaient leur résidence, et y possédaient une belle église en pierres, bâtie en 1615, parcequ’un voyageur Russe contemporain ne parle pas d’Arméniens établis dans cette ville. Cette objection me paraît un peu hasardée ; car entre l’époque des deux voyages Kachghar a été bouleversé par beaucoup de révolutions, et surtout par le soulèvement de Khodja Djikourguir en 1826, personnage connu par son fanatisme Musulman, et qui aurait suffi à lui seul pour chasser ou anéantir une population Chrétienne trois fois plus considérable. Les exemples de faits semblables ne manquent pas dans l’histoire de l’Asie. Ainsi Marco Polo fait mention d’une église Chrétienne à Samarcande, et Ibn Batoutah, venu dans cette ville 80 ou 60 ans après le voyageur Vénitien, n’en dit rien. MM. Forster et Christie ont trouvé des Arméniens à Hérat ; et ni Conolly, ni Ferrier, ni moi, ni Vámbéry n’en avons plus rencontrés. Il ne s’en suivrait pas que l’une des relations soit entachée d’inexactitude.

“Les reproches adressés par Sir H. Rawlinson à notre voyageur sur ses inexactitudes zoologiques, tels que la mention de lapins noirs et l’omission des yaks sur le Pamir, de même que son observation plus que douteuse de la présence d’un volcan en activité au Kachemire, me paraissent assez fondées ; mais ne donnent certes aucun droit de nier pour cela seul l’authenticité du voyage.

Marco Polo a pu se tromper sur la nature et les dimensions de l'oiseau gigantesque qu'il nomme *Ruc*, mais néanmoins il a bien visité les pays qu'il décrit.

“D'un autre côté, si, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire dans ma lettre, nous prenons en considération que toute la partie du levé, déposé aux archives de Pétersbourg en 1805, se trouve partout, où il a été possible de le contrôler par des travaux modernes, être aussi exact que le comportaient les méthodes topographiques en usage au commencement de ce siècle ou à la fin du siècle dernier, il est absolument impossible de se refuser à admettre l'existence réelle d'un observateur, en chair et en os, et dont on ne saurait nier la présence dans les contrées qu'il dit avoir visitées. Je demande à tout homme impartial, comment pouvait-on tracer en 1805, ou même avant, les environs de Samarcande sans y avoir été, et les tracer presque aussi exactement que nous l'avons fait en 1841 ? Comment pouvait-on poursuivre le cours du Syr-dariah en amont et en aval de Tachkend, en indiquant les noms exacts du karavan-serails construits sur cette route sans l'avoir parcouru, et noter en même temps tous les affluents du bord droit du Jaxartes, sans les avoir franchis ? Comment se trouve-t-il enfin qu'en 1805 un homme qui, je le répète, est bien loin d'être un savant, ait pu tracer avec des détails surprenants la carte des environs de Kachghar, presque identique à celle que Klaproth a publié vingt-et-un ans après, en 1826, d'après les sources Chinoises ? J'aurais pu multiplier ces questions à volonté, mais j'espère, Monsieur, que ce que je viens de dire est suffisant pour vous convaincre que les géographes Russes en général, et votre très humble serviteur en particulier, n'ont pas été crédules outre mesure en admettant comme authentique le récit d'un voyageur relativement sérieux, et auquel, malgré mon bon vouloir d'accepter l'opinion des membres éminents de la Société de Géographie de Londres, je ne saurais comparer à Robinson Crusoe.

“Il y a enfin une raison morale qui m'empêche à croire que l'Allemand en question soit un vulgaire imposteur. Il est venu à Pétersbourg bientôt après que la folle entreprise inspirée par Bonaparte, Premier Consul, à l'Empereur Paul I., de lancer les Cosaques du Don sur l'Inde, a été arrêtée par le mort de ce souverain. Il serait donc plus naturel de croire qu'un homme qui tiendrait à vendre le plus cher possible ses communications les arrangeât de manière à flatter la marotte de quelques membres puissants du gouvernement Russe, doués d'une imagination facile à enflammer, et présente l'expédition dans l'Inde comme faisable. Bien loin de là, il insiste sur les difficultés immenses qu'il a rencontrées avec la petite troupe d'hommes qui l'accompagnait ; et certes, si un document géographique est capable de décourager un gouvernement de se lancer dans une pareille entreprise, c'est bien la relation du mystérieux Georg Ludwig von ———.

“En résumé, je crois que—

- “1. Le voyage a été entrepris et exécuté dans les vingt dernières années du XVIII^{me} siècle.
- “2. Que le levé recopié et remis à net à Pétersbourg en 1805 a été fait pendant le voyage. Que ce levé présente toutes les garanties d'exactitude, surtout dans les régions où le voyageur n'était plus sous l'influence de la terreur que lui inspiraient les Afghans. Et,
- “3. Que la description de son itinéraire, rédigée plusieurs années après le voyage, est faite à la hâte, et présente des inexactitudes et des omissions très explicables.

“Agréez, Sir Roderick, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

“Votre très humble et très obéissant serviteur,

“N. DE KHANIKOF.”

“SIR RODERICK,

“10 Juin, 1866. Paris, 35 et 37 rue de Seine.

“Lorsque j'ai eu l'honneur de répondre à votre lettre du 7 Avril, au sujet du voyageur Allemand, si vivement attaqué par Sir H. Rawlinson dans la séance

de la Société de Géographie du 23 Mars, je n'avais sous les yeux ni le texte des observations faites à cette occasion par le savant Général, ni même l'ensemble de la relation du voyageur en question. Aussi me suis-je borné à relever quelques faits isolés, qui me paraissaient militer en faveur de l'authenticité de cette exploration énigmatique de l'Asie Centrale.

" Depuis lors je suis allé à Pétersbourg, d'où j'ai rapporté l'original de cette relation, déposé en 1806, le 14 Août, dans les archives du Dépôt de la Guerre, avec les cartes qui accompagnent ce travail, et j'ai trouvé à mon retour ici le *Slip of Meeting* de la séance du 23 Mars; de manière qu'actuellement je suis en mesure de parler de la question avec une entière connaissance de cause.

" Je crains que ma lettre ne vous paraisse intempestive; mais toutefois j'espère que l'intérêt que vous portez aux questions géographiques vous disposera à l'accueillir avec votre indulgence habituelle.

" Avant d'entrer dans le vif de la question, permettez-moi de vous faire observer qu'en général l'authenticité du récit d'un voyageur peut, selon mon appréciation, être attaquée de trois façons différentes: 1. En prouvant par une comparaison rigoureuse des détails qu'il donne dans son voyage avec des faits réels, que les premiers sont fictifs. 2. En établissant que l'auteur a habilement profité des travaux d'autres explorateurs, et qu'en groupant ses emprunts avec un certain artifice il a cru pouvoir faire croire qu'il a visité lui-même les régions qu'il décrit; et enfin, 3. En prouvant que le voyageur, sans avoir parcouru l'ensemble des pays qu'il décrit, soit disant *de visu*, a été dans certaines parties de cette région, et a habilement remplacé les observations personnelles par des oui-dire recueillis dans le voisinage. Aucune de ces trois objections n'est applicable rigoureusement à l'auteur en question. L'exactitude de certains détails topographiques que nous pouvons contrôler, et dont Sir Henry lui-même dit que: 'The ascent of the Yaman-yar River, from Kashgar to the Lake of Kara-Kul (the "Dragon Lake" of the Chinese), seemed to be genuine;' et la détermination assez rigoureuse de positions astronomiques ne permettent pas de parler du voyage dans la première catégorie.* Supposer qu'on puisse en 1806, c'est-à-dire un an avant qu'Elphinstone ait entrepris son important voyage dans l'Afghanistan, avoir trouvé dans des relations écrites et imprimées des informations sur les pays décrits par Georg Ludwig von —, serait admettre un fait très peu probable. Ou veut-on qu'il ait pu puiser des expressions du vocabulaire de la langue des Kafirs? Comment expliquer le tact philologique qui le guide pour arranger une série de noms de lieux tour-à-tour Indiens, Tibétains, Mongholes, et Turques, selon la nature des populations dont il parcourt les pays? En effet, si nous avions dans ce cas l'œuvre d'un imposteur érudit, et non les souvenirs naïfs et mal coordonnées d'un voyageur hardi, mais du reste homme très ordinaire, son nom ne serait pas une énigme pour nous, nous le reconnaitrions *ex ungue leonem*. Car à la fin du siècle dernier il n'y avait personne, pas même S. de Sacy et W. Jones, qui auraient été en état de faire ce tour de force d'érudition. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque dont nous parlons, et pour étudier les pays qui nous occupent, on ne connaissait que la relation de Forster, celle du secrétaire de Nadir Chah, Mirza Abdoul Kerim, la Conquête du royaume des Eleuths dans les mémoires sur la Chine, la Vie de Tamerlan, traduite par Petis de la Croix, l'Histoire des Tatares d'Aboulghazi Khan, et quelques traités de géographie orientales; et je défie l'homme le plus habile de composer à l'aide de ces ouvrages une relation

* "Sir Henry se trompe quand il dit:—'It was to be observed, too, that he (the German traveller) never alluded in a single passage to his being provided with a sextant, or a quadrant, or a chronometer, or with any instrument whatever necessary for these determinations.' Nous lisons dans le rapport du voyageur Allemand: '*Glücklicher Weise hatte ich den Ramapir, einen meiner Indianischen Dolmetscher, tagessvorher mit den mathematischen Instrumenten und arzeneien voraus geschickt*;' et il fait souvent mention de ses observations et de la perte de ses instruments.

pareille à celle du voyageur Allemand ; et je l'invite surtout à dresser les cartes qui accompagnent son mémoire. Nous voyons ainsi que la seconde catégorie n'est pas plus applicable que la première au cas que nous étudions. En ce qui concerne la troisième hypothèse, j'avoue qu'elle paraît être la plus probable. Mais si l'on met en doute la présence de notre voyageur dans l'Inde, comment expliquer sa résidence à Srinagur ou dans tout autre pays où il a pu recueillir des renseignements assez détaillés sur les pays limitrophes ? D'un autre côté, il faudrait admettre aussi qu'il a eu l'occasion de résider dans la proximité des régions septentrionales de l'Asie Centrale, c'est-à-dire quelque part en Russie, car il donne des détails assez circonstanciés sur différentes parties de la steppe des Khirguises ; et dans ce cas comment supposer que le gouvernement Russe, en 1806, n'ait pas eu assez de renseignements sur cette individu pour se mettre en garde contre ses inventions et ses mystifications géographiques ?

"Toutes ces considérations n'ont certes pas échappés au savant Général, et il avoue lui-même d'avoir été tenté plusieurs fois d'admettre, 'after all, the Travels might be genuine.' Je regrette que Sir Henry n'ait pas succombé à cette tentation, car je dois avouer que les objections qu'il lui oppose me paraissent peu convaincantes, ce que je tâcherai de prouver en citant ses propres paroles, et en les comparant aux passages correspondants des auteurs dont il invoque le témoignage. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit dans ma lettre précédente sur l'erreur principale de Sir Henry, quant à l'époque où il place le voyage qu'il critique ; mais j'observerai néanmoins qu'elle compromet, plus ou moins, toute la série d'arguments sur lesquels s'étayait sa critique.

"Sir Henry commence par citer une liste d'ouvrages très importants en effet pour l'étude des régions voisines de celles qu'a parcouru le voyageur Allemand ; et quoique toutes ces relations soient bien postérieures à l'exploration de Georg Ludwig von ———, le Général a raison d'y chercher des points de comparaison avec les faits relatés par l'auteur qu'il attaque.

"J'observerai tout d'abord que quelques unes des citations du texte de la relation du voyageur Allemand reproduites par Sir Henry ne sont pas exactes, mais je suis loin de lui en imputer la responsabilité, car il n'a pu puiser ces passages que dans ma lettre, ou dans le mémoire de M. Veniukof. Or, ni moi, ni M. Veniukof, je le crois, ne tenions pas, à l'époque où nous écrivions sur le voyage de Georg Ludwig von ———, à citer sa prose avec une grande exactitude, car pour ma part je n'ai jamais eu l'idée qu'on puisse songer sérieusement à attaquer l'authenticité de son récit, et je me souviens de vous avoir écrit ma lettre de Pétersbourg, au courant de la plume, en ayant sous les yeux l'original Allemand dont j'ai extrait les détails que j'ai pris la liberté de vous communiquer. Pour obvier à cet inconvénient, je crois devoir vous transmettre cette fois une copie fidèle du texte Allemand de l'introduction, et des deux premiers chapitres de la relation de mon voyageur,* de même qu'une réduction exacte ($\frac{1}{2}$ de l'original) des deux premières cartes de son levé : je joins à ces documents une copie du même itinéraire emprunté à la carte de Vigne : Map of Kashmir, with its passes, &c., by John Walker.

"Sir Henry commence par admettre que quoique personne jusqu'à ce jour n'ait visité le pays décrit par le voyageur Allemand, les recherches faites dans les pays limitrophes suffiraient pour permettre de dresser 'a thoroughly trustworthy map of the countries between the Russian frontier and the Indus.' Tout en reconnaissant comme lui l'immense service rendu par des explorateurs comme Moorcroft, Trebeck, Jacquemont, Wood, &c., pour élucider cette partie obscure de la géographie Asiatique, je me permettrai d'opposer à l'opinion du savant Général celle de Strachey, qui dans son excellent mémoire, 'On the Physical Geography of Western Tibet' (p. 5, Transactions R. G. S., t. xxiii.) s'exprime à ce sujet ainsi : 'The countries occupying the main mountain mass

* See p. 310.

between Pamir and the north-west extremity of Maryul (including Kafiristan, Chitral, Yassen, &c.), have been so COMPLETELY barred against European research by the barbarism of their inhabitants, that their names even are uncertain, and we know scarce anything of their geography beyond the fact of their being highly mountainous.' Mr. Strachey a contribué plus que ses devanciers à rectifier nos notions sur la région de l'Himalaya ; mais néanmoins, les pays visités par l'Allemand inconnu restent jusqu'à présent un pays où il n'a pas eu de prédécesseurs. Plus loin Sir Henry entre dans un examen détaillé des faits relatés par Georg Ludwig, et il lui fait dire, 'I passed on the 9th of May in sight of a volcano, Darmundan, which is always smoking and throwing up stones, but rarely emits flames.' Cette citation n'est pas exacte, car voici ce que porte le texte de notre voyageur : 'De là (de la montagne Astinagur) on doit apercevoir vers le sud-est le volcan Darmundan, qui est presque toujours en activité, fumant et lançant des pierres ; mais il vomit rarement des flammes.' Le *Slip of Meeting* fait suivre ce passage de l'observation suivante : 'Now he (Sir Henry) would ask our Kashmir travellers, and he saw many of them present at the meeting, if there was any such thing in the whole valley as an active volcano. The notice of a volcano within a day's march of Srinagur was a direct proof of mendacity.' Je dois avouer que ce passage m'inspirait aussi de doutes avant que j'ai étudié cette question de plus près ; mais je demandai à Sir Henry qu'est-ce qu'il aurait répondu, si quelqu'un des géographes présent au meeting lui aurait observé que précisément à un jour de distance de Srinagur il y a une élévation dont Moorcroft rapporte ce qui suit (t. ii., p. 277) : 'As it was commonly asserted that loud explosions were frequently heard from the hill on which stood the Ziarat of Shukar-ad-dirs, we determined to land and visit it.' Et plus loin, page 279 : 'There was nothing in the hill that looked like a crater ; but the people on the spot asserted their recollection of sudden explosions, in one of which, not very long ago, the door of the Ziarat and one of the windows were torn off. The noise was sudden, but as loud as the report of a cannon, and alarmed the whole neighbourhood. According to the superstitious notion of the Kashmirians, these noises precede and announce some political change.' Aurait-il taxé Moorcroft aussi de rapporter des mensonges, d'autant plus si on lui avait montré, en sus, sur la carte de James Wyld, Map of Afghanistan, Cabul, the Pendjab, Radgpootana, and the river Indus, le nom de Darmudan à 34° lat. et 75° 30' de long. à l'est de Greenwich, précisément au sud-est de l'endroit désigné par l'Allemand ? Ainsi je ne dis pas que le fait avancé par Georg Ludwig soit vrai ; mais il ne fallait pas le rejeter en prétextant que personne n'a rien vu ni entendu de semblable.

"Plus loin Sir Henry dit : 'Then again, he (the German traveller) speaks of the Indus as the "Sindu," while in reality there is no such specific name as the Sindu known in that country.' Cela peut être exact, mais même des cartes modernes, comme celle, par exemple, qui accompagne les œuvres posthumes de Victor Jacquemont, portent Indus ou Sind. Après avoir reconnu que '*Imbra* being the real Kaffir name of God,' le Général ajoute : 'The only misfortune is that there are no Kaffirs within 200 miles of the frontier of Kashmir.' Si le savant Général ne s'était pas trompé dès le commencement sur l'époque du voyage de Georg Ludwig, il n'aurait pas fait cette observation, qui n'est pas exacte, car il se serait souvenu d'une note de Wilson, dont il dit lui-même, 'than whom there never lived a more accurate or laborious critic.' Cette note se rapporte à un passage du voyage Moorcroft, t. ii., p. 266 : 'Proceeding to the westward, we come to the district of Gilgit (précisément celui dont parle Georg Ludwig), inhabited by Dardus.' A cela Wilson remarque : 'Few people can be traced through so long a period in the same place as these, as they are evidently the *Daradas* of Sanskrit geography, and *Daradæ* or *Daradræ* of Strabo. They are also, no doubt, the Kafirs of the Mahomedans, although they have of LATE been NOMINALLY converted to Islam.'

“J'ajouterai à cela, qu'avec un petit effort de cette perspicacité merveilleuse qui a guidée Sir Henry dans ses beaux travaux sur les cunéiformes, il aurait reconnu dans les Dchachgour-Gobi les Daradræ de Strabon. Cette même note de Wilson répond à une autre objection de Sir Henry, qu'il formule un peu plus loin de la manière suivante : ‘It is remarkable, indeed, that from the time he (the German traveller) leaves the Indus he never sees any Mahomedans—the natives are all heathens; whereas in reality, with the exception of the small community of Kaffirs north of the Cabul river, all the inhabitants, from the Indus to the Oxus, are Mussulmans.’ Immédiatement après Sir Henry cite une description de Georg Ludwig des bords de l'Indus qu'il termine par l'observation, ‘compare with this sylvan scene Vigne's description of the bed of the Indus at Acho.’ Je vais profiter de ce conseil, et transcrire le passage cité de la relation du voyageur Allemand et celui de M. Vigne, mais je remarquerai d'abord que Sir H. Rawlinson n'aurait pas parlé de ce dernier s'il avait fait attention que sur la carte même de Vigne, à droite de l'embouchure de Gilghit, qui est probablement le Luimaki de Georg Ludwig, on lit en toutes lettres *Fir forest*. Maintenant, voilà le passage critiqué, que je traduis d'après l'original :—“Au sortir de la vallée de *Pantcha-Bali*, que nous quittâmes à l'aube du jour, en nous dirigeant vers le Sind, une vue d'une beauté inexprimable frappa nos yeux. Nous vîmes devant nous illuminés des rayons du soleil levant cinq cimes élevées des glaciers de *Soltshar*, d'*Olatama*, d'*Imra-Emba* (le Siège de Dieu), *Ardud* et *Dimirita*. Mais au-dessus de ses autres compagnons s'élevait à notre gauche le *Bustam-Bolo*. Un voile de nuages blancs l'enveloppait jusqu'au milieu de sa cime neigeuse tandis que les autres se montraient dans toute leur splendeur. Sous nos pieds se déroulaient les longues vallées des fleuves *Sind* et *Luimaki*, et leurs belles prairies ressemblaient à des tapis verts. Sur la pente du bord élevé et méridional du Sind nous vîmes les villages *Paribawa*, *Sarlumba*, *Tarilumba*, et *Birlumba*. Les collines moins élevées étaient couvertes de sapins, de cedres, et d'autres beaux arbres, et elles rendaient encore plus pittoresques les plans éloignés des vallées. Le Sind, large ici de 80 faden, souvent entravé dans son cours par des rochers élevés, roulait ses ondes bleues avec un bruit majestueux. Les glaciers resplendissaient des couleurs les plus variées. Leurs crévasses paraissaient tantôt illuminés de lumière rose, tantôt de lumière verte.’

“M. Vigne parvint à l'Indus près d'Acho, en suivant la vallée étroite de l'impétueux Husára, et voilà ce qu'il dit de la végétation de cet affluent du bord gauche de l'Indus (p. 301, t. ii.) :—‘On the banks of the river were firs, jelgoza (a pine whose seeds are edible), pines, junipers, walnut-trees, wild peaches, apricots, almonds, mulberries, barberries, gooseberry, currant, and rose bushes; and I ate some excellent black grapes, brought to me from a place in the neighbourhood, where there had once been a village.’ En voilà j'espère assez pour contenter l'amateur le plus exigeant des ‘sylvan scenes.’ Passons maintenant à sa description de l'Indus près d'Acho (*ib.* pp. 302, 303, et 304) :—‘Sentries were posted on the principal mountain-tops during the night around our encamping-ground, beneath the point of Acho, to which we ascended on the next morning.’

“‘Of all the thousand and one prospects which every turn or rise in the paths of Tibet presented to my sight, few could boast of more interest and magnificence than that from Acho. It was magnificent from its EXTENT and SUBLIMITY, and most interesting because no European probably had ever seen it before.’

“‘The mountain on which we rested was the last peak of the ridge that rose on the left bank of the Husára stream, and immediately above its junction with the Indus. Its elevation by thermometer was about nine thousand feet above it. On the right, about eighteen miles distant, was Makpon-i-Shagrán.’

“This point forms the great portal by which the noblest river of Hindustan emerges from the thralldom that governs its course through the Cordilleras of the Himalaya. The mountains forming the defile through which it flows seemed to abut suddenly, and at right angles to it, upon the plain of Bong; and, from the place of its debouchure on the north, *I fancied that I could follow with my eye the direction of its course southward, to the place of its final exit, and the commencement of its wanderings over the plains of the Panjab.*

“Bong is a *flat and open* space on the left bank of the Indus (*vide* map), extending from the opposite side of the Husára river to the Makpon-i-Shagran gates, and partially cultivated, but more usually sandy and barren, and it occupies the corner between the latter place and the junction of the Husára river. Achmet Ali informed me that he had offered to come and colonise it from Little Tibet, but that his father did not seem to relish the proposal, probably from fear of his making himself independent.

“On the opposite bank I saw the opening of the valley of Gilghit, whose river empties itself into the Indus. I took bearings of many of the countries beyond it, from the information of the experienced mountaineers around me; and in this way I obtained a good idea of the relative positions of Yessen and Chitral, whose mountains were pointed out to me.

“The Indus, a large and raging torrent, was at my feet, *and the roar of its waters was distinctly audible amidst the silence that pervaded all within our ken.* They pursued a straight direction, and were visible for at least forty miles; the enormous slopes that bounded their course preserving a respectful distance, and receding from them so as to form *a vast, open, and regular valley of not less than six or seven miles.* Two others met at the end of that distance; that on the left bank was pointed out to me as Bonyr (of which point, however, I am not sure); whilst the river appeared to turn a little more westerly, by following that on the right; but its course, as I have remarked, was still traceable by means of the mountain-tops.*

“Tel est le passage du voyage de Vigne que Sir H. Rawlinson oppose à la description des mêmes localités faite par le voyageur Allemand, et j'avoue qu'il m'est impossible de comprendre comment Sir Henry a pu conclure des détails clairs et précis fournis par Vigne, que: ‘In reality the Indus in this part of its course flows through NARROW and precipitous gorges, where there is hardly footing for a mountain-goat, and can only be crossed by rope-bridges.’”

En comparant le levé du voyageur Allemand avec la carte de M. Vigne, on verra que ces deux documents reproduisent presque identiquement le caractère général du terrain. Ainsi, la vallée étroite qui conduit au bord gauche de l'Indus, un peu plus étroite chez le voyageur Allemand que chez Vigne, a la même direction dans les deux levés. La carte Allemande n'indique pas la rivière de Husára, mais comme d'après elle la vallée débouche en face de l'embouchure de Luimaki, tandis que la vallée suivie par Mr. Vigne le conduit à l'Indus un peu à l'ouest de l'embouchure de la rivière Gilghit, on peut croire que Georg Ludwig a suivie une vallée voisine à celle de la rivière Husára, mais placée plus à l'est. La position du Mont Diarmul de la carte de Vigne correspond à celle que le voyageur Allemand donne au Mont Bastam-bolo. Voici, du reste, comment le voyageur Anglais décrit cette montagne (t. ii., p. 204):— ‘I quickly followed him, and the stupendous peak of Diarmul, or Nanga Purbut, more than forty miles distant, in a straight line, but appearing to be much nearer, burst upon my sight, *rising far above every other around it, and entirely cased in snow, excepting where its scarps were too precipitous for it to*

* “Si Sir Henry avait examiné la carte de Vigne il aurait vu que précisément dans l'endroit où il croit qu'à peine un bouquetin peut placer son sabot M. Vigne indique une *horse road to Sillhu.*”

remain upon them. It was partially encircled by a broad belt of cloud, and its finely pointed summit glistening in the full blaze of the morning sun, relieved by the clear blue sky beyond it, presented, on account of its isolated situation, an appearance of extreme altitude, equalled by few of the Himalaya range, though their actual height be greater.

“This peak is called Diarnul by Tibetis, and Nanga Purbut, or the Naked Mountain, by the Kashmirians. I should estimate its elevation at 18,000 or 19,000 feet above the level of the sea, and the ridge from which the highest point rears itself is seven miles long, by a rough survey which I was afterwards enabled to make. It stands on the western bank of the Astor river, in the angle formed by its junction with the Indus, and has no mountain of equal height between it and the plains.” Ce dernier point constitue une différence importante avec le levé du voyageur Allemand, qui place le Bastam-bolo sur la rive droite de l’Indus ; je ne doute pas que Vigne soit plus correct que son prédécesseur, mais cette différence est facile à expliquer ; et tout homme qui a fait des levés dans un pays montagneux la comprendra. La position d’un montagne s’obtient par l’intersection des directions prises de différentes côtés, le tracé du cours d’une rivière doit être fait dans sa vallée même, et si on la perd de vue on ne peut jamais être sûr de la direction qu’elle prends par rapport aux montagnes qui la cachent. Du reste, comme je l’ai déjà observé dans ma lettre précédente, je crois que la terreur qu’inspirait les Afghans au voyageur Allemand, les trois premiers jours de son voyage, a fait qu’il y avait beaucoup de lacunes dans le commencement de son levé, et qu’il a eu tort de ne pas les indiquer franchement, au lieu de les remplir après coup, d’après ses souvenirs. Avant de suivre notre voyageur et son savant critique au delà de l’Indus, je dois répondre encore à une objection soulevée par Sir H. Rawlinson, qu’il formule ainsi :—“He (the German traveller) leaves Srinagur, be it observed, on the 8th, and he crosses the Indus on the 10th. Now, the direct distance from the town of Srinagur to the nearest point of the Indus cannot be under 120 miles . . . and he (Sir Henry) believed the Indus could not be reached from Srinagur at any point under fifteen days ; yet this writer pretends that he crossed the river on the second day.” J’observerai en premier lieu qu’un homme qui dit qu’il part de Srinagur le 8, et qu’il traverse l’Indus le 10, ne peut pas prétendre à l’avoir passé, le *second*, mais bien le *troisième* jour de son voyage, et en effet le voyageur Allemand dit explicitement que malgré son désir d’atteindre l’Indus le soir du second jour, il en a été empêché, et ne peut y parvenir et passer la rivière que le 10. Or si j’admette que le calcul de la distance entre Srinagur et l’Indus établi par le Général soit exact, et il est même conforme au levé de Georg Ludwig, qu’est-ce qu’il y a d’extraordinaire de faire par jour en moyenne 40 miles Anglaises, ou 64 kilomètres ? Je suis sûr que Sir Henry l’a fait souvent, comme moi, et comme toute autre voyageur. Il a eu tort de citer l’exemple de Mr. Godwin-Austen, qui a mis 20 jours pour aller de Srinagur à Iskardo, car cette dernière route présente infiniment plus de difficultés que celle que décrit le voyageur Allemand, Vigne, Moorcroft, &c., et puis la distance entre Srinagur et Iskardo est plus longue que celle entre Srinagur et l’embouchure de la rivière Gilghit.

“Ma lettre est devenue si longue qu’il m’est impossible pour le reste d’entrer dans beaucoup de détails, aussi me bornerai-je à relever encore trois points de la critique de Sir Henry Rawlinson. Il dit : “The “Bili” language is here first brought to our notice, but none of our philologists or geographers know of such a language.” Le savant Général a parfaitement raison ; mais il est évident que le voyageur Allemand voulait parler de *Bultti*, ou le langue du *Bultistan*, dont son oreille Allemand a fait BILI. Plus loin, Sir Henry critique les détails donnés par Georg Ludwig sur l’inscription qu’il a rencontré sur sa route dans la vallée de Luimaki, et il observe :—“There is no alphabet in the East which runs in a vertical direction except the Chinese, and to find a Chinese inscription

on the Peshawer frontier may be put down as a moral impossibility.' Je considère ce passage comme un simple *lapsus lingue* ou *calami* de Sir Henry, car il est impossible d'admettre qu'il ne sache pas que le Japonais, le Mandchou, le Monghol, l'ancien Ouïgour, et l'ancien Syriaque s'écrivent ou s'écrivaient de haut en bas, et qu'il n'y a rien d'absurde de trouver une inscription *Monghole* sur la frontière septentrionale de l'Inde, car nous savons combien les Mongholes, successeurs de Tchinguiz, ont fait d'incursions dans ces pays pour y établir leur domination.

"Je termine mes observations par quelques remarques sur le sacrifice du lapin noir, rapporté par le voyageur Allemand. Je crois, comme Sir Henry, qu'un 'rabbit—and especially a black rabbit—was an animal entirely unknown in the East, and could not possibly have been met with in the highlands of the Indian Caucasus;' mais aussi il est très évident qu'il s'agit ici de la marmotte à large queue du Tibet, de l'*Arctomys caudatus* de Victor Jacquemont, et qu'il décrit en ces termes :—'Espèce un peu plus grande que la marmotte des Alpes, la queue longue comme deux-tiers du corps. Le ventre et les pattes fauves, le dos noirâtre. *La queue tout-à-fait noire.* Le museau et le tour des yeux noirs également.' Ainsi l'animal en question n'est pas de couleur noire; mais il ne faut pas oublier que le voyageur Allemand rapporte qu'on a coupé la peau de *ce lapin* en autant de morceaux qu'il y avait d'étrangers, et que chacun d'eux a reçu une parcelle de cette peau en souvenir de la cérémonie. Or, comme notre voyageur a écrit sa relation plusieurs années après la perte de son journal de voyage, il n'est pas étonnant qu'il ait pu conserver l'impression de la couleur du morceau de peau qui lui était échu en partage, et qui pouvait être noire. Mais qu'il en soit ainsi ou autrement, il est très naturel qu'un homme peu versé en zoologie ait pu prendre une marmotte pour un lapin, et qu'il a mis dans son journal *Kaninchen* au lieu de *Murmelthier*.

"Je vous serais très obligé, Sir Roderick, si vous jugiez convenable de porter cette lettre à la connaissance de la Société Géographique, devant laquelle j'ai été, très courtoisement, accusé de crédulité. Je serai très heureux si je parviens à ébranler vos doutes à l'égard du voyageur Allemand; mais je suis sûr, dans tous les cas, de ne pouvoir porter la cause que je défend devant un tribunal plus compétent que celui que vous présidez, et devant un juge plus impartial et plus savant que vous.

"Agréez, Sir Roderick, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

"Votre très dévoué,

"N. DE KHANIKOF."

TEXT accompanying the Sections 1 and 2 of the Maps of Georg Ludwig von —, transmitted to the Royal Geographical Society by M. de Khanikof.

(Translated from the German by the Assistant-Secretary R. G. S.)

Itinerary from Sirinagur, through the land of the Belor by Kashgar, Bolor, Badakhshan, Chohan [Kokan?] and Toros [Talas?] in the land of the Kirghises, and from there back again by way of Otrar, Samarkand, Kashgar, and Yarkand.

Preface.

"The forty sheets of Maps, which are hereto appended, are the result of my surveys with the astrolabe; and I can vouch for their accuracy, especially as I have travelled over the same road, in part, twice, namely, in going and returning. As to the drawing of the maps, it has been done under my own eye, by my dear nephew Karl, my hand not being any longer fitted for such work. But the lettering has been put in by myself, in order to be sure of its

correctness. With the aid of the latitudes and longitudes (from the meridian of Greenwich) observed by me as far as Toros [Talas?], an expert cartographer might be able to compile, from my dead-reckoning, an exact map of these hitherto unknown countries.

“GEORG LUDWIG VON —

“14th August, 1806.”

First Map.

Early in the morning of the 8th of May, about six o'clock, I was making ready to leave Sirinagur with my Indians, by the Gate of Triumph, the most easterly gate of the city, when the Miri-Kafila or chief of the caravan with which I had intended to travel, denounced me to the Divan as a rich Armenian from Lucknow, who was intending to pass costly wares with the connivance of the tax officials, without paying duty. To my great annoyance I was arrested at the door by Afghan officers of the Guard, and thrown into the *Chalat* or fortress. Luckily I had sent forward the day before Ramapir, one of my Indian interpreters, with my mathematical instruments and stock of medicines, with orders to wait for me at Ushkur. In the meantime I was brought from the Chalat before the Divan, who examined my papers and acquitted me, on the strength of David Purup's letter of introduction to Sheikh Abdulla. As a precaution he ordered my baggage to be searched, and, as nothing suspicious was found there, I was set at liberty. I lost nothing through this business, except my time and a few rupees. Notwithstanding the indescribable heat, I started on my journey in the afternoon, through the northern gate of the fortress. In the whole of nature there is certainly no view more glorious than that which may be enjoyed looking northward from Sirinagur over Lake Dall and the vineyards surrounding it, which in the far distance is bounded by forests of plane-trees and Mount Astinaghur. As far as Pirichosh,* a good parsang distant from the city, the traveller marches through continuous gardens. From that place to Ushkur, smiling fields, meadows, and woods succeed each other. At Ushkur I found my good Indian in a state of the greatest anxiety; but he had had the presence of mind, during his stay, to cultivate a good understanding with the Afghans, who keep guard beyond Ushkur. In order, however, to have nothing more to do with these people, we departed on the same evening for Marimati, where we pitched our tent on the side of the road. The Kashmirian villagers of Marimati here brought me excellent lake trout taken in a small tributary of the River Lahr, and a large fish out of Lake Pishur, through which the Lahr flows.

As far as Kamadin the traveller marches along the flat valley which stretches along the Umapati rivulet, bounded by the vine-hills. But just before arriving at Kamadin we ascended the slope of the mountain, on which we continued as far as a parsang beyond Zult. To the right of our road lay the broad valley of Umapati, which, on account of its picturesque situation and beauty, is called in Persian *Nuri tshenet*, that is to say, the “Light of Paradise.” The old Hakems of Kashmir had it closed beyond Zult with a wall which reaches to the Umapati, and is furnished with two redoubts. Both wall and towers now lie in ruins, but two 12-pounders could easily have put them into the same condition at the time of their erection.

At the point where the traveller from Zult descends from the mountain into the plain, two grave-stones lie close to the road, memorials of two Afghan chieftains of the Yusufsehi clan who fell here under Ahmed Shah Durani. Beritanis, a small village not far from these monuments, as well as Dshandri and Mirigah, are famous for the excellent rice which is extensively cultivated in the marshy grounds bordering the Lake of Dshandri. These rice-fields extend to the other side of the Astinamra rivulet, on the left bank of which

* [Pir-i-Khúsh, “the good Saint.”]

there is a fallen monument with an old Indian inscription upon it, which my good Ramapir was unable to read. From Beritanis a footpath goes north-east to a Mohammedan chapel on Mount Astinaghur, which takes its name from Mulla Suleiman Kandahari, and is frequently visited by devout Kashmirians and Afghans. From there a glorious prospect must be obtainable over the whole of the beautiful valley of Kashmir, as that mountain, to all appearance, is 1500 feet higher than Lake Dall. From the eminence is also said to be visible, in the south-east, the volcano Darmudan which is almost always vomiting forth smoke and stones, but rarely breaks forth in flames. The rivulets Malungbur and Astinamra, which fall into the Dshandri Lake, flow from the plane-tree woods, forming the northern borders of the above-mentioned marshes.

Karmavadi, a village almost entirely destroyed by the Katter in the previous year, lies on the slope of the high mountains which bound the land of Kashmir. Here ceases the cultivation of the vine, although on the southern side of the mountains wild vines are found everywhere.

Second Map.

Half a parsang beyond Karmavadi lies the narrow pass which forms the sole outlet of the Kashmir valley towards the north-east. The entrance to it was formerly defended by a tower, which now lies in ruin; behind it the valley begins to widen. In the widened part lies the Kashmir village Logomong, with its meadows and pastures which afford excellent grazing-ground for the splendid herds of cattle in the place. Cattle form the chief nourishment of the inhabitants. Oxen graze in the lower grounds, goats on the heights. From the milk of both a peculiar sort of cheese is manufactured, which is well known in the neighbourhood under the name of "Logomongi," and which is even exported to India. This branch of trade and the fortunate freedom of these mountaineers from the grinding oppression of the Afghan soldiers, which distresses the inhabitants of Kashmir, have here favoured a state of prosperity with which is united a noble spirit of freedom and independence.

One parsang and a half from this village there was formerly, it appears, a wall closing in the valley, which here becomes broader; remains of it are still seen on the hills on both sides. Only five of the towers of the wall are now seen, and they are called in the language of the country *pantcha-bali*.* These quadrangular structures are of a very rude style of architecture. Each side measures 12 fathoms; the height, as near as can be judged, may be about 5 fathoms. If Kashmir were in the possession of a European power, the erection of two forts in this place, out of the reach of the heights, would enable a few companies to defend themselves easily against the attacks of the predatory Katter and Gobi, or even a large army. The mountains on either side are inaccessible, and the superior pasture would be of incalculable use to the cavalry which would be required as patrols to keep the inhabitants under control. I had a great desire to reach the Sind to-day; but I was obliged to give up the attempt, as my second interpreter, Tchandra-mali, in attempting to ascend one of the five towers, had so severely injured his foot by one of the stones falling on him, that he had several fainting fits and was brought to himself only with great difficulty. I had him wrapped up in warm coverings, and administered some medicine, by which means we were enabled to resume our journey on the following morning. But we were obliged to carry him on a stretcher for many days afterwards, to the great discontent of my sipahis.

Indescribably wonderful was the landscape which came into view, when we emerged from the valley of Pantcha-bali in early morning, and wended our

* [*Query, Panch-bari, "the five towers."*]

way to the Sind. Before us, in the crimson light of the sun, rose the five snowy peaks of Soltshar, Olatama, Imra-emba (the Throne of God), Ardud, and Dimirita; but, higher than all its brother mountains, rose up, on the left, the Bastam-Bolo, veiled with white clouds as far as the middle of its snowy cap; the others standing before us in all their undimmed splendour. The broad vales of the Sind and Luimaki rivers stretched forth to greet us, their glorious meadows spread out like green carpets. On the high slopes of the southern banks of the Sind were seen the villages of Paribawa, Sarlumba, Tarilumba, and Birlumba. The lower mountains overgrown with firs, cedars, and other superb trees, made the background of the valleys look still more picturesque; and the Sind, here about 80 fathoms broad and often impeded with high rocks, rolled its blue waves with loud murmur. The icy caps of the mountains reflected various colours; in many places their clefts appeared of a rosy hue, in others sea-green. A powerful feeling of wonder at these works of the Creator possessed our minds; and, whilst I worshipped the Eternal Almighty as Christ, my Indians bowed themselves to the earth, believing that they saw before them the beginning of their sacred mountain-chain *Himata*, the Seat of the Gods. But we were all scared out of these soul-elevating feelings, like so many godless beings, by the coarse and inhuman Afghan officers stationed at the frontier. Not only were my sound Indians searched in a most revolting way, flogged, and ill-treated; but the poor wounded interpreter was also torn down from his stretcher, and belaboured so that we all felt his life was in danger. The Afghans refused to pass us across the Sind, and, in order to get permission to go, we had to come to terms with the barbarians. They wanted 300 rupees; with much trouble I got the sum reduced to about 80 rupees, with which the scoundrels were at length satisfied.

The rafts on which the traveller is carried across the Sind are about two fathoms in length and breadth; and on each side are three or four inflated goatskins; a strong branch of a tree forms the rudder. We were lucky in our crossing, going in an oblique direction, at an angle of not more than 40°, the current being far weaker here than some few parsangs higher up. But it frequently happens even here, that the raft is carried down far below the mouth of the Luimaki, when the water is higher. In the middle of the Sind I found no bottom, with a sounding-line of 20 fathoms; and the depth was 7 fathoms a few fathoms distant from the right bank. In crossing the river we had got quit alike of the domain of Kashmir, the Afghan rule, and the Moslems. Near an old tower on the right shore we entered the territory of the Dshashgur-Gobi, a free and hospitable heathen people, with whom the Moslems are almost always at enmity.

The elders of the village Ghurbar, which lies at the foot of Mount Olatama, keep watch at the above-mentioned tower from sunrise to sunset; during the night no one would venture to cross the river. One of my Indians, whom I brought from Kashmir, understood their language, which is named the *Bili*, and by his means I was able to understand the Ghurbar elders. Three of them were clothed in black goatskins, underneath which they wore a short shirt and wide trousers narrower at the calves, and made of variegated cotton-cloth. Their weapons consisted of spears, and a very large bow and arrows. On their left side they wore a short and broad rapier, and on their right a dagger-shaped knife. Their head-covering consisted of a felt cap of irregular shape, with a narrow rim in front. The men had a strong smell of leather.

The first question they asked was whether we were *Mumdy*—that is, Mohannedans; and, when we answered them in the negative, they seemed much rejoiced. After some further conversation, we expressed our wish to continue our journey through the valley of the Luimaki; but they tried all ways to dissuade us from this, and begged us to stay a short time longer. In the meantime one of them was sent to Ghurbar, in order, as it appeared, to fetch

hither the headman. The two others pressed us meanwhile to enter the tower, where they had prepared a kind of dwelling, furnished with broad benches. They here gave us a dark red wine to drink, pouring it out of pitchers into silver bowls, and it was remarkably good. After this the person they had sent for arrived, in company with two other elders from the village, one of them better clothed than the other, and wearing his dagger suspended by a silver chain. This man repeated the question whether we were truly not Mohammedans, and said that we should be allowed to continue our journey unmolested, as soon as they had convinced themselves by ocular inspection of the truth of our statement. After long hesitation we were at last obliged to submit to them. The oldest of them examined us with the air of a connoisseur, his countenance wearing an expression of the utmost gravity, and having handled and fingered us rather indecently, he decided with evident satisfaction that we were no *Mumdy*. All five then, as if a signal had been given, leaped about in a wild manner, and cried out unceasingly, "*Imra Bolli, gish Bolli!*" After they had continued these mad cries for a quarter of an hour they filled their silver cups with wine, and joined with us in emptying them. In order to get away from them and be enabled to continue our journey unmolested through the Luimaki Valley, I gave them presents of 2 ells of red cloth and 5 rupees: upon which one of them offered to accompany us to Mestopan, the village which lies furthest up the valley. All these negotiations and examinations had consumed much time, and I considered it wisest to pass the night in the old tower.

We started in early morning on the following day, May 13th, and found, after travelling a few parsangs, a number of ruins on both sides of the road. We marched up the Luimaki and saw, about the middle of the valley, on the right hand, an upright stone tablet with an inscription in characters which had no resemblance to any kind of Indian writing; but it was much worn by the weather. As the lines of characters ran from top to bottom, I conclude that it was Chinese; but I may be mistaken, as I have no special knowledge of this language. Three parsangs beyond this inscription, I reached the village of Mestopan, where the elders of the village, as before, came to meet us; and, on being informed by our companion that we had been properly examined and found not to be *Mumdy*, seemed much pleased and received us hospitably into their village. This is the last village of the Dshashgur-Gobi, and hangs on a rock like a swallow's nest. The flat roof of one house, paved with flat stones, forms the court-yard of the next higher one.

In this style are built all the houses of the Gobi. I felt much the change from the pleasant climate of the lower part of the Luimaki Valley, to the raw and cold air of this place, which is affected by the proximity of the high snowy peaks. Nevertheless, the neighbouring meadows were beautiful, and crowded with herds of goats and sheep. The inhabitants weave of the fine goat's-hair a narrow cloth of dark brown colour, called *Dasunh*. They also occupy themselves in tanning the skins of sheep and goats, which they have the art of making similar to marocco-leather. The smell of this article is even more penetrating than that of russia-leather. The inhabitants carry with them a most powerful and penetrating odour, owing to the leather garments which they wear; for those who like it this was all very well, but to me it was very offensive.

Before the village stand, on a small hill, a number of poles with human faces, representing deceased inhabitants, coarsely engraved upon them. Rags of various sorts hung from the poles, and remains of food-offerings lay about. This sanctuary is called *Immer-Umma*. Our arrival in the village was celebrated by a new offering for the dead, in which a black rabbit and several large woodcocks were presented. At last, in testimony of their hospitality, the skin of the rabbit was cut into as many pieces as the number of my followers, and given to us when we started.

In Mestopan I was compelled to remain three days, because so much snow had fallen, on the night of my arrival, that the road between Mount Dimirita and Ardud was quite choked up. Messengers who were sent at length brought us the news that the road was again practicable. It took us, nevertheless, on the 17th May, from about six o'clock in the morning to about eight in the evening to accomplish the distance of 6 parsangs between this place and Ardud; this was owing chiefly to the circumstance that we had still to carry on a stretcher our Tchandra-mali, who had been beaten almost lame by the Afghans.

Ardud is the first village of the *Sardi-Gobi*, who inhabit the valley of the Tomi-tandura rivulet, where the *Zittir-Gobi*, a wandering tribe who live in tents of felt, also dwell.

Remarks on M. de Khanikof's Letters. By VISCOUNT STRANGFORD.

THE first of these letters, written before M. Khanikof had made himself acquainted with the German Baron's papers, consists merely of replies to a single weak point or two in Sir Henry Rawlinson's indictment, without any expression of opinion upon the truth or falsehood of their contents, viewed as a whole. From his second and more elaborate letter, however, it would appear that now, after having carefully consulted all the Baron's memoranda, more especially his maps, he is disposed to commit himself to a belief in the authenticity and general accuracy of these travels, which seems to be unreserved, or qualified only by immaterial reservations upon minor points of accuracy in detail. With this letter is transmitted the original German text of the Baron's opening chapter, describing briefly his route from Sirinagur across the Indus, together with a reduced map of the country traversed by him. In communicating these important documents to the Society, M. Khanikof has supplied us with the one thing necessary to form a decisive judgment on the authenticity or spuriousness of the Baron's maps and narrative, in so far as the initial portion of his travels is concerned. Every inch of the ground between Sirinagur and the Indus is now accurately known, and has been surveyed in minute detail. The distinguished officers who conducted that survey are now able to pronounce whether the Baron's map and narrative can be held to delineate or represent that country in any conceivable way. Maps of Cashmere, made previous to the official survey, present, it is true, certain discrepancies, and some of their local names disagree, but in this respect the ratio of general agreement is much greater, both in regard of nomenclature and of geographical conformation, than that of disagreement. But the question is not one of comparison between the Baron's map and those of Jacquemont, Moorcroft, and Vigne, or of these last with one another. The question is, whether the Baron's map represents Cashmere at all; and the officers of the Cashmerian survey have the right of determining this point, by means of their own knowledge, in whatever way they may choose to apply it, without any appeal lying from their decision. All we have to do is to enquire of them whether, for instance, there is a town, Marimati, forming the first stage n.w. out of Sirinagur, or a town Beritanis, on the second day's journey, with a hill, Astinaghur, near it, and so on.

Tried by Vigne's map, however, the Baron's case completely breaks down. There is literally not one geographical feature common to the two, nor one local name, unless we identify the Baron's Ushkur with Vigne's Wusikura. The omission of the great Wulur Lake, which the Baron must of necessity have passed, had he gone north-west; of the deep, almost impassable gorge of the Kishengunge, equally unavoidable had he tried an alternative road; and of the great Astore or Hasora valley, which he must have followed had he kept to the main road by Guregs, is wholly inconceivable, and, in fact,

would have been impossible, on the supposition that he really went this way. M. Khanikof suggests that he may have taken a side valley, in order to reach the point where, according to the Russian hypothesis, he crossed the Indus. But no such side valley exists; and Cashmerian geography cannot be accommodated to the Baron. The Baron has to be convicted by the evidence of Cashmerian geography.

Great stress is laid upon the philological tact and discriminative linguistic power of the Baron in assigning the significant local names of so many different regions, each to its own proper area; and this is held to have been a feat quite impossible of performance at the time the Baron is said to have lived, even by the greatest masters of Oriental experience or erudition. But where is the evidence of this alleged tact, within our special domain of knowledge and range of enquiry? There is nothing of the sort. One word alone can be identified as bearing a translation of ascertained correctness, and that is placed 200 miles out of its proper area. *Imra*, or *Imrai*, is certainly the Siyâh-Pûsh or Kafir word for God. But it is put in the mouth of people who speak the Bili, which, by hypothesis, is the Balti, or Little Tibetan—a language now fully known. Granting this, if “Bili,” how can it be Kafir? A Kafir word has no business in a place one day’s journey from the Indus only. M. Khanikof, objecting to Sir Henry Rawlinson’s assertion to this effect, has quoted a note from the late Professor Wilson’s edition of ‘Moorcroft,’ to the effect that the Dardu tribes on the Indus, though of late nominally Mussulmans, are doubtless the Kafirs of Mahometan writers. This note is quoted as decisive of the question, and Sir Henry’s own recognition elsewhere of Professor Wilson’s high character as a cautious critic is triumphantly turned against him. It may be said, parenthetically, and it is hoped without presumption, that general appeals to character are neither here nor there in enquiries of this kind, when used without limitation. All the cautious criticism, and all the Sanskrit erudition in the world, did not prevent Professor Wilson from at least sanctioning in Moorcroft’s list of the *pergunnahs* or administrative subdivisions of Cashmere, the insertion of two districts respectively named Upper Sair ul Mawaza and Lower Sair ul Mawaza, with the capital of each assigned to it. Now these words are merely Arabic for “other places,” “alia loca,” and were evidently taken untranslated out of some official Mahometan list. The greatest of critics and scholars, on his own ground, may become as the least when off it; and that condition should be attached to all general appeals made to a man’s character for special purposes. To return to the immediate point at issue, it is clear that when Sir Henry used the word Kafir, he did so in the narrow and distinctive sense of Siyâh-Pûsh Kafir. When Professor Wilson used it he assigned no special meaning to it beyond its usual negative sense among Mahometans, signifying either non-Mussulmans generally, or the particular non-Mussulmans with whom the speaker or writer happens to be in nearest contact. To quote this latter use for the confutation of a statement founded on the former use of the word, is either unfair towards Sir Henry Rawlinson, or implies ignorance of the current value of the word according to Mahometan usage. It need hardly be said that either alternative is out of the question in the case of M. Khanikof. Yet, as the argument stands, the dilemma must stand likewise; and the only way out of it seems to be to assume that M. Khanikof really sees no reason why Kafirs of Kafiristan should not be met with on the Indus. But, then, if such be the case, it is evident that he must be entirely unacquainted with the results of research in these parts. The eastern limit of the Kafirs of Kafiristan is known with almost absolute certainty from coincident knowledge obtained from separate points of observation; and the ethnological distribution of the tribes occupying the whole area between Pamir and the Indus, as determined by language, can now be laid down with fairly accurate, even though rudi-

mentary, outlines. The most recent authorities on the subject are General Cunningham's valuable monograph on Ladakh, Captain Montgomerie's Memoir in the Bengal Asiatic Journal of 1861, and a series of full and very interesting papers on Kafirstan and Chitral, compiled from special native researches by Captain Raverty, and published in the same periodical. In the presence of the mass of information contained in these papers, it is impossible to consider these countries as any longer open to free unlimited speculation.

Similarly, Sir Henry is considered to show remissness in not having at once detected the identity, actual or possible, of the Baron's *Dshashgur Gobi* with the Dard tribes, Strabo's Daradæ and the Daradas of the ancient Indians. The Baron's people, however, are speakers of Bili, which is Little Tibetan, according to M. Khanikof's hypothesis. If such be the case, how can they be Dard at the same time? But they are called upon to be three different things at once, as though two were not enough; for they call God Imra, which is taken elsewhere to prove that they are Kafirs of Kafirstan. Now, clearly, we cannot accept the vindication of any single assertion of the Baron's, made by picturing its component details out of three or four distinct and discrepant quarters at once, and then combining them wherever anything superficially favourable can be pressed into the service, as any substantiation whatever of his authenticity. Yet it is in this very same manner that M. Khanikof appeals to Wyld's map in support of the name of the Baron's alleged volcano, and to a passage in Moorcroft in support of its volcanic character. But the former is s.w. of Sirinagur, and the latter refers to a hill overhanging the Wulur lake, on the north-western road. It is clear that the Baron's volcano cannot be both at once. Nor, for that matter, do the statements coincide in other respects. The Baron is told that smoke and stones are almost always seen issuing from his hill. Moorcroft is told that unaccountable explosions are heard at intervals from his hill, without a word about smoke or stones. Their two reports, each resting on hearsay, do not lie parallel to each other; one treats of a thing always visible, the other of something now and then audible, with nothing visible to account for it.

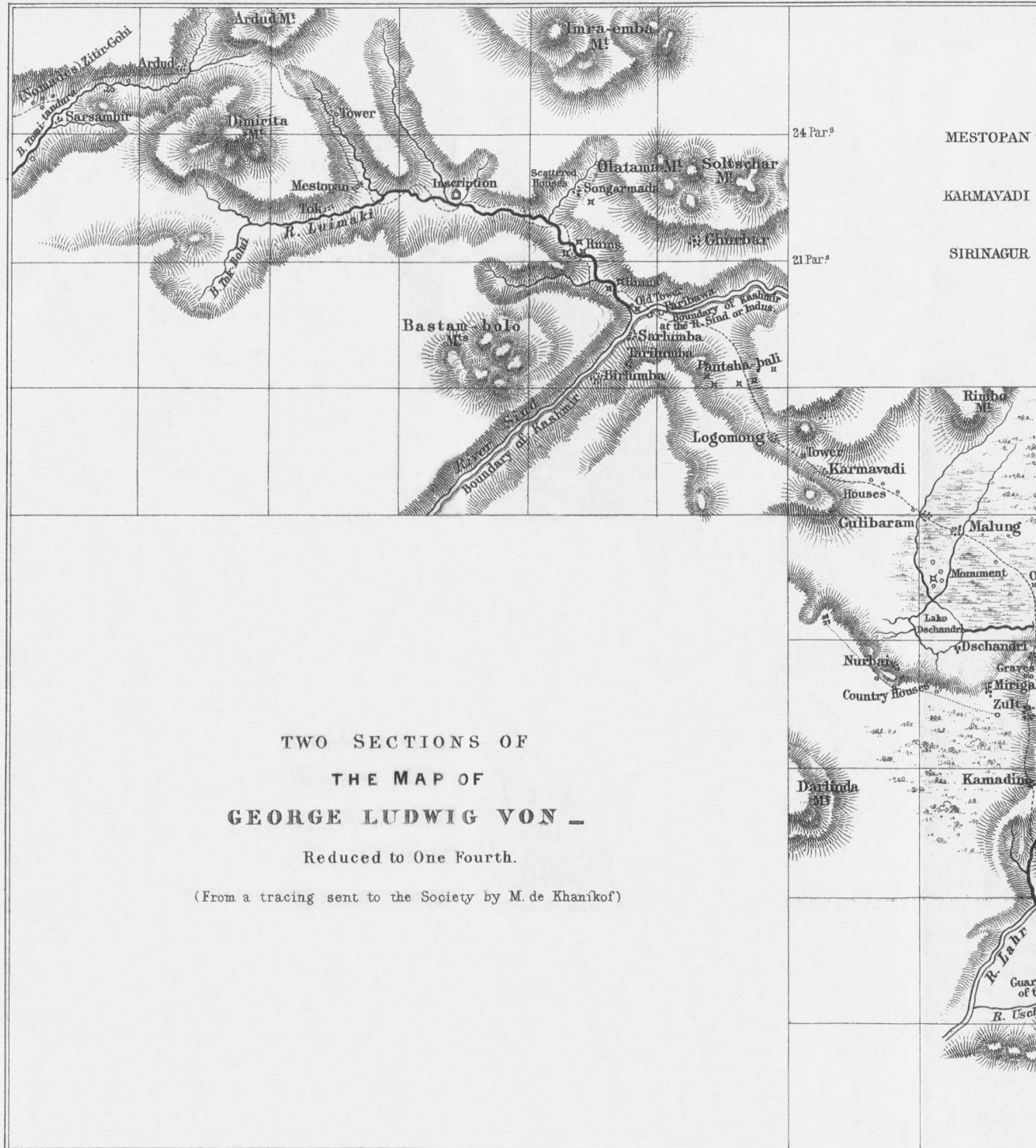
With the authenticity of the Baron's travels north of Pamir, in Turkistan, we have no occasion to occupy ourselves. The apparent authenticity of his statements when in that region, vouched for by the Russians, who now have the means of obtaining the best possible information on the subject, as well as by the manifest correctness of his local and proper names when in the Turkish countries, undoubtedly serves to complicate the case as regards the Baron personally, but that is no concern of ours. Had we no knowledge of the country south of Pamir, his ascertained accuracy, when on ground north of it, might have been admitted as a plea *à priori* in favour of his absolute authenticity there and everywhere. But this cannot invalidate arguments based on positive data. Yet with the exception of this one general argument, of which the special application is inadmissible, no substantial reason in favour of the Baron has been adduced; nor has any ground been taken up in M. Khanikof's vindication of the earlier part of the Baron's travels, which seems to be tenable for one moment.

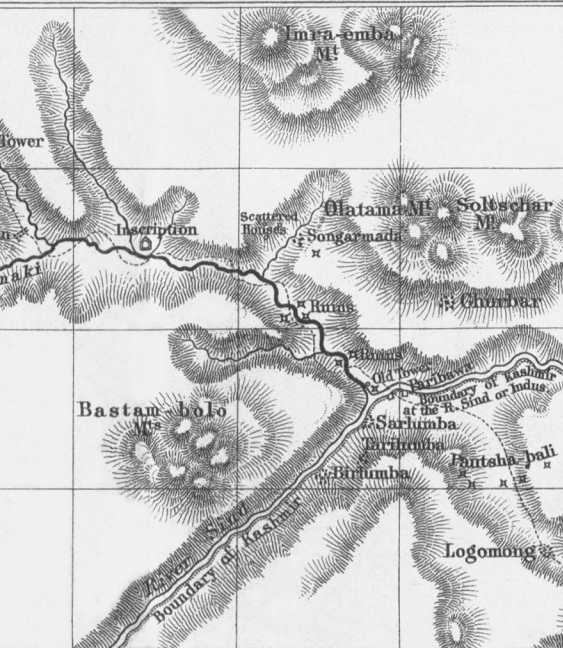
2. Recent Volcanic Eruption at Santorin.

[The two following papers may serve as a continuation and completion of the history of the recent volcanic outbreak, the early events of which were described in the account written by Dr. Schmidt, and published in the present volume of the 'Proceedings,' p. 118.]

(a). *Visit of H.M.S. 'Racer' to Santorin.* By Commander LINDESEY BRINE, R.N., F.R.G.S.

"The *Racer* left Athens on the 26th February, and at daybreak on the 27th, after passing Milo, the heavy white clouds sweeping over Santorin were re-





24 Par.^s

MESTOPAN { Long^{de} " " "
Lat^{de} 35°. 31' . 20"

KARMAVADI { Long^{de} 74°. 4' . 0"
Lat^{de} 35°. 22' . 10"

SIRINAGUR { Long^{de} 74°. 43' . 20"
Lat^{de} 34°. 37' . 30"

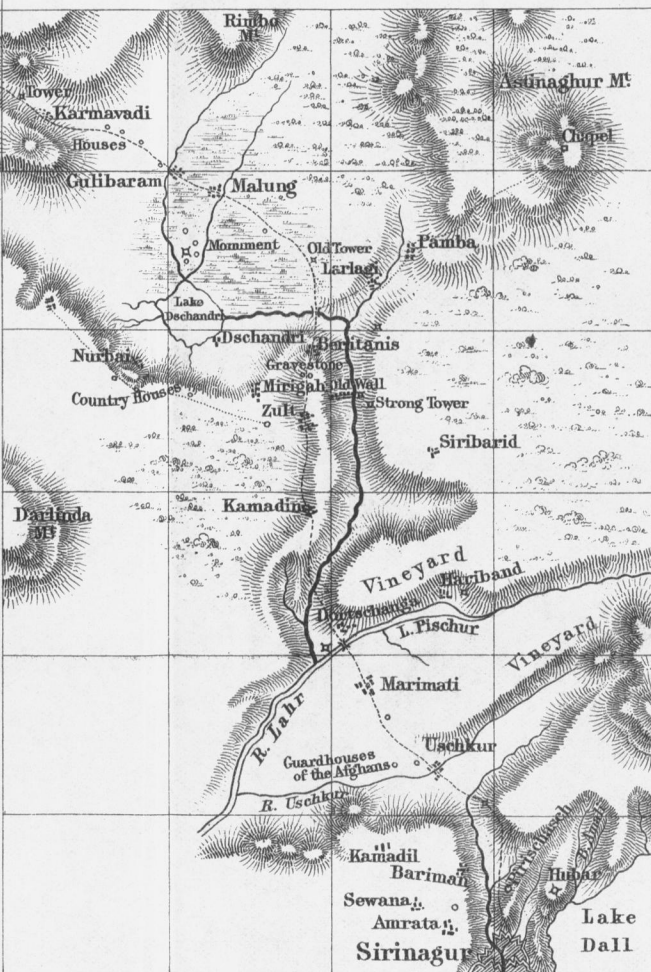
21 Par.^s

Scale
18 Parasangs

SECTIONS OF
THE MAP OF
LUDWIG VON —

duced to One Fourth.

ent to the Society by M. de Khanikof)



15 Par.^s

12 Par.^s

9 Par.^s

6 Par.^s

3 Par.^s

0 Par.^s